

# Surmenage

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 34

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222725>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## UN HOMME PRATIQUE

**L**A voiture était venue me chercher à cinq heures du matin. J'attendais, depuis un quart d'heure déjà, à la porte de chez moi, avec mon casque de route, mes lunettes menaçantes et une forte valise. Puis, nous étions allés prendre Frédéric, qui portait une espèce de surôit et un masque. Il installa à côté de mon bagage un sac de voyage, et nous partîmes chez Gédéon, qui, lui, n'était pas devant sa porte. Nous dûmes éveiller son concierge, qui l'appela au téléphone... Et dire qu'il avait absolument insisté la veille pour qu'on avançât l'heure du départ ! Il nous retardait froidement de vingt minutes. Naturellement, une fois descendu, ce fut lui qui nous attrapa et de quelle façon ! Il était prêt depuis très longtemps. Il nous avait d'abord attendus à la fenêtre, et, de guerre lasse, était rentré s'asseoir dans sa chambre. Il pensait que le mécanicien cornerait. Mais le mécanicien n'avait pas corné...

— Comment ! il a corné plus de dix fois !

— Alors, c'est que vous avez une trompe qui ne s'entend pas.

Vous pensez bien qu'il n'arrêta pas de mentir. Il était resté couché tout simplement une heure de plus que nous, en se disant qu'il serait toujours temps de se lever quand il nous entendrait. Il valait mieux le laisser dire... Mais, comme il s'installait à côté du chauffeur, nous remarquâmes qu'il n'avait pas de sac de voyage.

— Eh bien, et ton sac ? Tu l'as laissé en haut ? Mais il haussa les épaules.

— Je n'ai pas besoin de tous ces embarras. J'ai tout ce qu'il faut sur moi. Vous ne savez pas voyager... Passe-moi plutôt une cigarette...

— Tu ne vas pas fumer en phaéton ? Tu nous enverras du feu dans les yeux.

— Ne t'occupe pas de ça.

— Comment ? Que je ne m'occupe pas de ça ?

— Je fume simplement pour la sortie de Paris. Ferme. Et donne-moi ta boîte d'allumettes.... Et prête-moi aussi tes lunettes, puisque je suis devant.

La voiture gagnait l'Arc de triomphe et le Bois.

\*\*\*

Jusqu'à Versailles, on alla plutôt doucement. Mais, une fois sur la route de Rambouillet, on commença à filer à gentille allure. Cette brute de Gédéon continuait à fumer.

— Mon vieux, tu es agaçant. J'ai manqué recevoir une cendre dans l'œil. Cesse de fumer ou rends-moi mes lunettes.

— Non, mon vieux, je les garde. Mais je vais jeter ma cigarette. Encore trois ou quatre bouffées.

— Je ne comprends pas le plaisir que tu as à fumer en auto.

— Moi, je le comprends.

— Il te faudrait, dans ce cas-là, une petite pipe couverte.

— En as-tu une ?

— Oui, j'en ai une. Tu en trouveras une pareille à Chartres.

A Chartres, il n'en fut plus question. Gédéon, d'autorité, déclara qu'on ne s'arrêterait pas. On avait perdu du temps au départ, qu'il fallait absolument rattraper.

On dut s'arrêter tout de même à la suite d'une crevaison, dans un petit village. Gédéon, qui n'avait pas de monnaie, nous demanda vingt sous pour s'acheter des cartes postales. Puis, il lui fallut des timbres. J'avais un petit carton de figurines, qu'il trouva très pratique. Il prit ce qu'il lui fallait pour ses cartes.

— Je garde le reste pour les besoins futurs de notre petite troupe, dit-il en mettant le carnet dans sa poche.

\*\*\*

Nous arrivâmes pour dîner à Angers, où nous dûmes passer la nuit. Nous avions trois bonnes chambres à l'hôtel. Gédéon avait pris celle du milieu, qui faisait le coin sur la place.

— Mes enfants, dit-il, moi j'avais la place de devant. Je ne descends pas dîner avant d'avoir

procédé à un nettoyage soigné. Qui est-ce qui a de l'eau de Cologne à me prêter ?

Nous mîmes à sa disposition chacun un flacon d'eau de Cologne. Il flaira les deux bouteilles et en choisit une. Dix minutes après, je le vis entrer dans ma chambre.

— As-tu, me dit-il, une brosse à dents neuve ?

— J'en ai une, mais elle n'est pas tout à fait neuve.

— Comment ? s'écria-t-il, quand tu voyages, tu ne peux pas t'acheter une brosse neuve ?

Il s'éloigna vers la chambre de Frédéric, puis revint triomphalement, tenant une brosse à dents toute neuve à la main.

— Tu vois, me dit-il, Frédéric n'est pas comme toi.

— Mais, est-ce qu'il ne se sert pas de sa brosse ?

— Ce n'est pas la peine, ce soir. A l'arrière, vous n'aviez pas de poussière. Tandis que moi, je ne boulotais que ça. Mais, mes petits vieux, comme je ne suis pas tout à fait prêt, vous allez me faire le plaisir de descendre et de faire préparer le dîner.

Nous descendîmes, Frédéric et moi. Installés dans la salle du restaurant, nous attendîmes l'arrivée de Gédéon.

— Il est tout de même un peu épatant, dit Frédéric. Il m'a pris ma brosse à dents, ma brosse à habits et mon peigne. Il m'a demandé également de la pâte dentifrice, ma lime à ongles, mon coupe-ongles, et m'a attrapé parce que je n'avais pas de poimade pour les ongles.

— Mais enfin, je me demande où il met son linge de rechange. Car il ne va certainement pas voyager pendant huit jours avec la même chemise, le même caleçon, la même paire de chaussettes, sans compter qu'il n'a pas non plus de chemises de nuit.

— Peut-être s'achète-t-il du linge dans les villes. Je connais des gens comme ça.

— Moi, je connais Gédéon. Ce n'est pas beaucoup dans ses idées. Il aime à acheter au plus juste prix.

— Comment fait-il alors ?

— On va lui demander ça.

Nous lui posâmes la question quand il arriva enfin se mettre à table.

Pour toute réponse, il sourit, releva légèrement de sa main gauche la manche droite de sa veste, en découvrant son poignet.

J'ai quatre chemises très fines, l'une sur l'autre. J'enlèverai tous les deux jours ma chemise de dessous. J'aurai donc, successivement, quatre, puis trois, puis deux chemises, puis une seule chemise sur le dos. C'est d'autant mieux compris que nous sommes au mois de juin et que la température s'élève de jour en jour. Pareillement, j'ai pris trois caleçons. Quant aux chaussettes, j'en ai plusieurs paires de rechange dans mes poches.

— C'est bien imaginé. Mais, enfin, où mettras-tu ton linge, une fois que tu t'en seras servi ?

— Mon linge ? Je le mettrai n'importe où...

Dans vos sacs, par exemple...

— Mais, ce n'est pas tout ça. Qu'est-ce que vous avez commandé pour dîner ?

Tristan Bernard.

## LES MARMOTTES

**M**AZERIA, alpage de la haute vallée de Bagnes, couvre les deux versants au pied desquels passe la Dranse tumultueuse. Au levant, le pâturage s'étend du torrent de Merdasson aux gorges de Mauvoisin et, en amont, il se confond avec le domaine des chalets du massif du Pleureur. C'est, par excellence, le paradis des marmottes. Depuis plusieurs années que je parcours cette région, je n'ai jamais foulé le sol de Mazéria sans apercevoir quelques spécimens de ce gracieux habitant de nos montagnes.

Au début d'août, entre dix-sept et dix-huit heures, près des abris que les bergers avaient momentanément délaissés, hissée sur un bloc et assise sur les pattes de derrière, une marmotte de la taille d'un gros chat se montra soudain. Elle était d'une teinte grise un peu plus foncée que

celle de la pierre et l'on distinguait nettement sa queue touffue et sa tête dressée. Immobile, elle se confondait presque avec la roche. Sentinelle aux aguets, elle ne révélait sa présence que par son sifflement joyeux. Bientôt, à quelques mètres d'elle, une seconde apparut, frétilante, dans la même posture familière, regardant à droite et à gauche. Puis, au bout de deux ou trois minutes, une troisième, plus petite et de couleur claire, sortit de la case de pierres brutes, fit un bond rapide et vint s'asseoir à égale distance des autres. Une famille, sans doute, qui avait quitté son trou obscur pour jouir, un instant, de l'air et du soleil parmi les fleurs.

Je braque mes jumelles sur cette vision d'idylle. Il me prend la folle envie de m'approcher. Le kodak est prêt pour un instantané, mais, hélas, je suis beaucoup trop loin. Je m'avance, en tapinois, mais, avec une promptitude inouïe, le trio pirouette et disparaît.

— Faudra repasser demain, me fit, à ce moment-là, la voix narquoise du guide Felley, — qui m'avait reconnu et m'attendait sur le chemin, — les marmottes, voyez-vous, c'est comme les filles d'aujourd'hui, il faut les prendre au berceau ; on les met dans sa poche, on les élève et elles ne bougent plus. A. Mex.

**Mot d'enfant.** — Le petit Bob est parti pour l'Amérique avec ses parents à bord d'un transatlantique. Comme le temps était assez gros, le navire roulait avec une certaine force.

— Est-il vrai, demanda l'enfant au capitaine, que l'on calme les vagues avec de l'huile ?

— Oui, mon garçon, dit l'officier, pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que j'ai dans ma cabine une bouteille d'huile de foie de morue, et j'ai pensé qu'il vaudrait mieux la faire prendre à la mer qu'à moi !

## SURMENAGE

**L**N jeune homme qui se surmène, dans son bureau, consulte un savant docteur.

— Et vous ressentez des douleurs partout ?

— Oui, docteur. C'est comme une courbature générale. Ajoutez-y des maux de tête fréquents, des maux d'estomac...

— Oui..., oui. (*L'auscultant.*) Le fond n'est pas mauvais et nous avons des ressources. Voyons, que faites-vous ?

— Je suis au bureau des...

— Vous ne travaillez pas trop ? Qu'est-ce que vous faites ?

— Je lis les journaux, je fais des bordereaux, je classe des lettres...

— Que ressentez-vous quand vous avez classé des lettres ? Rappelez-vous bien.

— Heu !... Très peu de chose, je l'avoue... Je suis content de n'avoir plus à classer des lettres et de pouvoir aller me promener à bicyclette.

— En somme, vous éprouvez plutôt une certaine joie. La lecture des journaux ne vous donne-t-elle pas des migraines ?

— Si.

— Et à quoi vous occupez-vous pendant les vacances ?

— J'ai fait, hier, deux cent huit kilomètres.

— A bicyclette, naturellement ?

— Oui, vingt de plus que Jules ?

— Vingt de plus ? Diable !...

— Savez-vous, docteur, que je suis seul de mon bureau qui puisse aller de Lausanne à Aigle en deux heures.

— Bigre ! Vous me paraissez doué pour les exercices du corps !

— Et je suis capable de sauter à pieds joints sur le pupitre du chef de service.

— Oh !

— Je porte trois cents carnets à bras tendus.

— Alors, depuis que vous êtes en vacances ?

— La bicyclette, la course, le foot-ball, le canotage, le tennis, le...

— Bien. Et combien avez-vous de jours de vacances dans une année ?

En comptant les vacances réglementaires, les mariages des membres de ma famille, les fréquents décès de ma sœur Ursule, mes maux de dents et le reste, cela fait cent cinquante jours dans l'année.

— C'est clair... Nous sommes en présence d'un cas de surmenage nouveau... le surmenage des vacances.

- C'est grave ?
- Ça pourrait le devenir.
- Que faut-il faire ?
- Continuez à lire les journaux, à dresser des bordereaux, à classer des lettres... avec acharnement. Ça vous fera passer le temps d'abord, ça vous fera gagner votre traitement, et ça vous évitera de monter à bicyclette.

**UNE ANNONCE EXTRAORDINAIRE**

**P**AIR son coup d'œil sûr en affaires, son sens de ce qui est pratique, son talent commercial, l'Américain fait souvent l'admiration des citoyens de la vieille Europe. On sait aussi que la publicité joue un rôle considérable de l'autre côté de l'Atlantique et que d'originales annonces paraissent quotidiennement dans les journaux du Nouveau Monde.

Toutefois nous pensons que celle que publiait dernièrement une feuille new-yorkaise doit certainement détenir le record de l'originalité. Qu'on en juge !

« J'ai l'honneur de faire savoir à mes amis et connaissances que le sort vient de me frapper, en enlevant à mon affection mon épouse bien-aimée, décédée en mettant au monde un vigoureux garçon pour lequel je cherche une nourrice à qui je pourrais le confier, jusqu'à ce que je trouve une jeune et jolie compagne, qui devra avoir une dot de cinq mille dollars et qui m'aidera dans mon magasin de modes — dont je vais liquider les marchandises à prix réduits — et sera ma collaboratrice dans l'organisation de mon nouveau magasin, qui, plus considérable, sera situé au numéro 368 de la XVIe Avenue, dans l'immeuble que je possède et dans lequel se trouvent encore à louer quelques appartements composés de jolies chambres et comportant le dernier confort. »

Comme on peut le constater, le malin commerçant n'a pas, dans son annonce, « touché » à moins de neuf sujets différents :

- 1° Le décès de son épouse ;
- 2° La naissance de son fils ;
- 3° La recherche d'une nourrice ;
- 4° Son intention de se remarier ;
- 5° Comment devra être sa nouvelle épouse ;
- 6° La dot qu'elle devra posséder ;
- 7° La liquidation de son magasin actuel ;
- 8° Le transfert et l'agrandissement de celui-ci ;
- 9° Une offre d'appartements à louer.

Beaucoup de lecteurs trouveront l'annonce risible, d'autres furent scandalisés par son peu de bon goût et son manque de sentiments. S'il est vrai que de nombreuses lettres d'insultes arrivèrent à l'adresse de l'homme en question, il n'en est pas moins vrai qu'il en fut consolé en trouvant pour épouse la jeune personne qu'il rêvait.

Peut-être celle-ci ne l'a-t-elle épousé que pour pouvoir faire fructifier la somme remise à son époux qui, il faut le reconnaître, est un « as » de la publicité.



**2** **COMME UN RASOIR**

— Mieux qu'un rasoir, vous entendez ! Mon coude écorché colle à ma chemise ; j'ai la main gauche en sang. Le vieux repasse lentement sa courte lame sur une pierre douce.

Je fais un nœud coulant et, à travers les barreaux de la cage, j'attache des pattes de la bête.

— Pas comme ça ! crie le vieux. Son couteau en main, il a l'air d'un redoutable primitif.

Il attache la corde à sa manière ; nous faisons sortir la bête et nous la conduisons sur un petit lit de paille.

Brutalement, — car je commence à m'impac-

tientier, — je tire sur la corde et le cochon s'abat. Le vieux lui met son genou sur la tête. Enfin ! nous le tenons. Le plus difficile est fait. Le buraliste, qui ne peut plus nous aider beaucoup, obtient la permission de s'en aller.

La mère Hoursault arrive avec une terrine. Le cochon pousse des cris aigus qui réveilleront tous les gamins du village ; mes élèves vont accourir et ils verront leur maître en bel état et bien propre !

Allons ! vite ! vite ! Posément, lentement, le vieux rase la gorge, puis il me montre son couteau et, comme le cochon hurle, il crie pour se faire entendre : — Comme un rasoir !

Je réponds : « Oui ! oui ! » à tue-tête, et je tire de toutes mes forces sur la corde qui lie les pattes, comme si cela devait avancer les choses.

Le petit couteau pique enfin et le sang jaillit. La terrine n'est pas là !

Hoursault retire son couteau, bouche le trou avec son pouce et tourne vers moi la plus féroce tête de barbare qui se puisse rêver. Il crie d'abominables injures, brandit son couteau, grince des dents ; ses yeux lancent des flammes.

Ce n'est pas à moi qu'il en a, c'est à sa femme ; il me prend seulement à témoin.

La vieille, qui est si blanche, si frêle, ne s'évanouit pas comme on pourrait s'y attendre. Elle s'approche de moi et, de son adorable petite voix flûtée :

— Guettez-le, mon bon monsieur ! Guettez-le ! Admirable franchise d'allures !

Je souriais, je souriais naïvement, si je le pouvais. Mais le cochon se démène comme on doit se démener quand on a un petit trou à la gorge. Cramponné à la corde, je tire des deux mains, de toutes mes forces ; si je faiblis, le cochon va se relever. Je ne peux pas rire ; non, je ne peux pas rire. Je sens d'ailleurs que mon lorgnon glisse sur mon nez humide de pluie, humide de sueur.

Le barbare, enfin, enlève son pouce, et, furieusement, d'un seul coup, plonge son petit couteau. Malheur ! il l'a plongé à faux, à côté du trou ; il a piqué dans les os de l'épaule.

La pauvre bête hurle, tire désespérément, et je danse au bout de la corde. Derrière moi, j'entends rire des gamins : cela devait arriver ! Cela va-t-il durer longtemps ? Mon lorgnon glisse, glisse...

Il tient à la vie, ce cochon ! N'en finira-t-il pas de mourir ? S'il se taisait, seulement !

Mon lorgnon tombe et ne se fêle pas. Un brouillard subit emplit le monde...

Le barbare plonge toujours son petit couteau. Les trous ont dû se réunir. Il me semble que je distingue une énorme plaie rouge où la lame pénètre, où le manche pénètre, où les doigts pénètrent.

Cela dure depuis combien de temps ? Une heure ? huit jours ? Cent ans ? Le barbare, d'une voix terrible :

— Il ne saigne point ! Levez-lui les pattes !

Je ne peux plus ; je suis exténué. Le corps de la bête, cependant, se couvre de plaques rouges ; sa voix s'affaiblit, devient une lamentable plainte.

Hoursault retire son couteau et regarde le sang couler.

— N'ai point encore touché le cœur ! observe-t-il.

Il tapote l'épaule de la bête ; il a bien le temps.

— N'en ai point pour longtemps ! Levez-lui les pattes !

D'un dernier effort, je soulève la pauvre bête ; soudain, elle se détend et rue ; je reçois le coup en plein sur les tibias.

Le barbare rugit :

— Sale bête ! je m'en vais te faire voir !... Il plonge son couteau, le retourne dans l'afreusement blessure et soudain : couic !

Le cochon, brusquement, s'est tu ; il n'est pas mort, cependant...

La vieille recule et, furieuse, agitant les bras :

— Maudit chien gâté ! T'y as coupé le chalu-meau !

Hoursault, un instant penaud, se relève, le couteau en main, tout éclaboussé de sang. Va-t-il

battre sa vieille ? Va-t-il la tuer ?

Je n'y verrais pas d'inconvénient. Je suis sale, je suis blessé partout, je suis hors d'haleine, et mes yeux distinguent si mal les choses autour de moi que je ne peux pas même retrouver la monture de mon lorgnon. Je vais m'asseoir : il arrivera ce qui arrivera.

Le fils Hoursault, qui s'en allait labourer, vient voir ce que nous faisons. Il jure laidement comme son père ; il ronchonne, donne à chacun son paquet. Qu'avons-nous fait depuis deux heures que nous sommes ici ?

Il couvre le cochon d'une brassée de paille à laquelle il met le feu ; on ne pourra pas prétendre qu'il ne nous a pas aidés.

Puis il s'en va, disant à sa mère : — Celle de chez nous veut le quartier de devant.

Je passe la matinée accroupi près du cochon, entre les deux vieux. Nous lavons, frottions, raclons. Le petit couteau coupe comme un rasoir. J'ai le droit de le voir, non de le toucher.

— Un maladroit se blesserait à mort ! dit le vieux.

Lorsque je suis revenu, après déjeuner, la fille Hoursault sortait de chez ses parents. Elle était venue dire ce qu'elle désirait : on lui réservera un quartier de derrière.

Ces pauvres gens ont une singulière arithmétique : les vieux prennent la moitié, moi la moitié, le fils et le gendre un quart chacun... et il restera encore la tête, les pattes et la queue...

Nous avons installé le cochon sur une échelle, puis il a fallu dresser l'échelle contre un mur.

Nous avons donc levé le bout de l'échelle et je me suis placé dessous. J'ai, plus d'une fois porté cent kilos sur mon dos, mais je n'avais jamais porté de cochon. Comme je dressais l'échelle, cette brute d'Hoursault, qui devait maintenir le pied, a tout lâché et j'ai reçu le poids sur les reins.

(A suivre.) E. Pérochon.

**Logique d'horloger.** — Le client : La montre que je vous ai achetée retarde chaque jour de deux à trois minutes...

L'horloger : Ce n'est pas votre montre qui retarde, ce sont les jours qui grandissent !

**La Patrie Suisse.** — La nouvelle cabane Bernoud inaugurée le 18 juillet, à l'Oberaletsch : le culte militaire du régiment d'infanterie 2 auquel assista le lieutenant-colonel Champoud ; la réunion des délégués de l'Alliance universelle des Unions chrétiennes de jeunes gens ; le château de Spiez ; le cinquantenaire des sociétés françaises de bienfaisance en Suisse ; l'ours bernois de la Maison suisse de Marseille ; le feu d'artifice du 1er août à Montana ; l'abbaye de Perroy ; la fête neuchâteloise de gymnastique ; l'inauguration du nouveau port de Nyon ; l'église de Vaulafelin ; l'exposition pédagogique de Genève ; la cérémonie commémorative au tombeau du général Wille ; une vue de Steinen (Schwyz). Tel est le riche contenu du No 1005 (14 août) de la **Patrie Suisse**.

**Le Traducteur**, journal allemand-français pour l'étude comparée des deux langues. — Pour utiliser cette publication avec profit, le lecteur doit déjà posséder quelques connaissances élémentaires, qu'il développera aisément par le moyen de lectures variées et choisies avec grand soin. Numéro spécimen gratis par l'administration du « Traducteur », Ch.-de-Fonds.

Pour la rédaction : J. Bron, édit. Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

**Adresses utiles**

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

**MP** **POUR OBTENIR DES MEUBLES** de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes. Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse **MEUBLES PERRENOUD** Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-FONT

Demandez un **Centherbes Crespi** l'apéritif par excellence.